

Madeleine Ouellette-Michalska

LA MAISON TRESTLER

OU LE 8e JOUR D'AMÉRIQUE

roman

QUÉBEC/AMÉRIQUE

Le futur est en avant et en arrière
et vers les côtés.

Clarice LISPECTOR

I

Je ne sais plus comment cette histoire a commencé.

Peut-être dans la vieille maison accrochée au rocher nu bordant la route de Gaspé. Peut-être dans l'impatience de père lorsqu'on l'arrachait à son journal, à ses conversations avec les touristes américains qu'il hébergeait en été. Il était né à Lowell, Massachusetts. Dans ma tête, *Son of a gun, son of a bitch* a d'abord été une comptine. Et l'Amérique, une caravane blanche tirée par une Cadillac décapotable qui pétaradait sous le soleil.

L'Amérique, c'était aussi les caméras de luxe, les boîtes de chocolats, les usines de textile, les souliers blancs. Tout ce qui reluisait. Tout ce qui faisait riche. Tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à la parenté des États. La France était discrète. Elle ne débarquait jamais chez nous. Elle me parlait par les livres d'histoire. Elle se racontait par la bouche de ma mère les jours de pluie : la bataille de Saint-Cloud, Charlemagne, saint Louis, François 1er, Marie-Antoinette, Versailles, le château de Chambord.

Je retenais des dates, des lieux, une absence frappée de nostalgie. Tante Antoinette, la sœur cadette de père, avait fait ses humanités avant d'entrer au Carmel. Ses livres traînaient dans les vieilles malles du grenier. Je les ouvrais et palpais les mots contenus entre les pages gaufrées par

l'humidité. Je déchiffrais les phrases éclairées par la lucarne surplombant la cour, devant laquelle je m'asseyais, souveraine, émerveillée.

Des découvertes me stupéfiaient. N'importe quel point du globe et n'importe quel lieu du désir tenaient en quelques lignes. À l'écart du monde, j'en éprouvais les passions, j'en captais la clameur grandiose et sauvage. Ma tête bourdonnait. La lecture rendait tolérable la monotonie du jour. Elle me renvoyait l'écho d'un assouvissement possible par l'imaginaire. La vie était une succession d'aventures épuisées dans l'économie de l'heure et du mouvement. Le rêve, un récit qui collait aux doigts. L'intrigue, un art de vivre et de mentir, l'art du temps divisé en paragraphes et en chapitres. Mais cette fascination, tôt devenue nécessité, recélait un piège. Sitôt que je me levais et suspendais ma lecture, la magie cessait. Le monde retournait à lui-même, aminci, lié au vouloir des gens qui le réduisaient à leur usage.

En bas, la famille s'affairait. J'étais une enfant douce. Personne ne savait que je jouais avec le feu. Personne ne me soupçonnait de perpétrer des meurtres, de recomposer des paysages, de préparer des fuites. Je l'ignorais aussi, mais l'habitude était prise. Je continuerais de lire comme une forcenée, et l'envie d'écrire suivrait, magique transformation du silence et de la sensation en paroles. J'entretiendrais le vertige. Les mots resteraient illusoires et généreux.

Un jour, trente ans plus tard, cet incident. Ce reportage.

Dans un magazine, la photographie d'une maison de pierre, de style dix-huitième siècle, étalée sur quatre colonnes, m'interpelle comme une énigme. Le titre évoque des événements dont l'étrangeté me frappe. Je dévore l'article et souligne en rouge certains passages. L'implantation à proximité de la métropole d'un mercenaire allemand débarqué ici à la faveur de la guerre d'Indépendance américaine, son élection à la Chambre des députés, ses deux mariages, ses huit enfants, quatre filles d'un premier lit, quatre garçons d'un second, et seulement deux survivants de chaque sexe.

Cette symétrie me paraît suspecte. Je scrute la façade du bâtiment derrière laquelle j'imagine des drames, des couloirs gorgés d'ombre, des chambres aux rideaux fanés. J'imagine l'impudeur de ma propre imagination. Car je sais les bruits que je veux entendre, le noir des nuits que je veux distiller. Je sais. Et pourtant cette habitation colossale et sombre alerte le corps sans délier les mots.

Aucun indice apparent ne justifie un intérêt aussi subit. Inutile de chercher à quelles hantises renvoie cette maison que l'on dit hantée. J'ignore à quel passé tenu secret, à quels événements invraisemblables conduit cette lenteur du temps déployé sur la photographie que je fixe, m'appliquant à déchiffrer des signes, cherchant à saisir des sens imperceptibles au regard. Comme si quelque sens primordial, jusque-là demeuré obscur, pouvait brusquement surgir de faits et de mots oubliés qui eussent attendu de traverser la rétine et d'investir la mémoire pour livrer à la conscience leur poids d'effroi et de fascination.

Il est trois heures du matin. Je quitte mon fauteuil et marche vers ma table de travail où j'écarte les papiers accumulés durant ces derniers jours. Je glisse la découpure de presse dans une chemise vierge, au centre de laquelle j'inscris en lettres gothiques, sur un rectangle blanc liséré de rouge, *La maison Trestler*. Puis je place ce dossier sur celui, plus volumineux, étiqueté *Visite de Monsieur B.*

Stefan a vu le rai de lumière sous la porte du bureau. Il s'amène, l'œil inquiet, faussement interrogateur. Poussée par l'instinct de culpabilité qui monte du fond des entrailles de ma mère, je retourne au lit sagement, remettant à plus tard l'approfondissement des voix, des formes, des énigmes qui sollicitent l'imaginaire dont elles attendent leur résolution. Je ne sais pas qu'à l'aube un rêve me tiendra lieu de signal.

Appuyée à la rampe d'un escalier, je descends dans un sous-sol humide en tenant une chandelle de la main droite. Tandis que mes pieds effleurent les marches vermoulues, subitement un point lumineux s'allume devant moi et une goutte de sang suinte du mur poreux vers lequel je me dirige. Je la racle du bout de l'ongle et la lèche goulûment. À peine me suis-je séché les lèvres qu'une femme approche,

vêtue d'une bure grossière. Elle me fixe longuement, puis me remet un livre contenant le mode d'emploi d'une chose ancienne dont le nom ne m'est pas livré. J'hésite à soulever la page couverture, cherchant du regard une fenêtre qui éclairerait le visage sombre dont je discerne mal les traits, mais il ne s'en trouve aucune dans ce réduit que je souhaite quitter.

Au réveil, mon corps tranquille ne laisse transparaître ni étonnement ni stupeur. Je me tourne vers Stefan. Il dort, allongé sur le dos, le visage découvert. Lorsqu'il ouvre les yeux, je lui raconte ce rêve qu'il trouve inquétant. Sa réaction me paraît justifiée. Le rêve est, avec l'écriture, le plus haut des cris. Le plus puissant obstacle à l'aveuglement.

— Tu m'accompagneras à Dorion demain ?

— Pour quoi faire ?

— Pour visiter la maison Trestler.

— On verra.

Lorsque enfin nous roulons sur la route déserte, radio fermée, je lui avoue avoir déjà rédigé vingt pages sur la fille aînée Trestler, Madeleine, enfant calme à qui j'ai d'abord cru ressembler. J'ai déchiré ce texte avant de monter en voiture. Je construirai plutôt le roman autour de sa sœur Catherine, rebelle qui défia son père à cause d'un homme et lui intenta un procès afin de récupérer la part d'héritage maternel dont il voulait la spolier.

Nous traversons un village couvert d'une lumière crémeuse qui paraît venir du lac des Deux Montagnes. Sur le pare-brise, un battement d'air sec. Entre nous, de longs silences malgré l'effort de conciliation. Stefan déteste jouer les princes consorts. Il m'accompagne à contrecœur. Il dit ne pas comprendre mon engouement pour des villages ordinaires, des balcons branlants, des rues banales.

Rue Vaudreuil, rue Valois, rue Galt. J'ai déjà répété ces mots ailleurs, autrement, je ne sais trop où et quand. Les histoires coloniales sont si encombrées d'intendants, d'officiers, de gouverneurs, qu'elles déroutent la mémoire et confondent l'imagination. De ces récitatifs monotones échelonnés sur une enfance tenace et lointaine, j'ai retenu qu'il y avait là-bas des rois, des châteaux, des empereurs, de grands destins. Ici, des hommes de paille qui se battaient pour des moulins à vent.

— Tu exagères.

— C'est toujours comme ça quand on pense.

Et plus tard, à une intersection, ces mots inattendus tandis qu'ils hésitaient, ne sachant quelle direction prendre.

— L'Amérique a été découverte par hasard.

— Ça me paraît un geste manqué qui a réussi.

— Si l'on veut. Après tout, pourquoi pas.

Elle pensait : réussir comme on réussit en affaires, mais elle se tut. Cette phrase lui paraissait inappropriée. Elle seule savait à quel point l'écriture lui tenait lieu de conversation.

Nous longeons l'ancien Chemin du Roy. Stefan hésite avant de s'engager sur la rue de la Commune découpée à flanc de forêt. Une pente douce débouche sur un cul-de-sac. Fin de la civilisation. Ici commence la splendeur du monde. Ici s'entend un silence total, une mesure de temps parfaite.

Sous le froid de fin de saison, une douceur inattendue tempère l'air. Les derniers mois d'hiver m'ont toujours été un soulagement. Nous descendons de voiture en retenant la portière. Devant nous, le lac gelé, des arbres gris trouant un ciel rond. Ce paysage éveille en moi une émotion si vive que je ferme les yeux, m'efforçant de reconstituer une image,

tentant d'aviver l'impression de familiarité liée à des détresses ou des jubilations dont j'aurais perdu le souvenir mais qui seraient restées présentes au corps, ancrées au lieu de plus grande vulnérabilité.

Je dois me souvenir. Où ai-je déjà soutenu l'éclat du soleil pesant sur mes paupières tandis que je m'affamais d'une terre opiniâtre qui prenait à la gorge ? Où ai-je cru pour la première fois qu'il suffisait de se réfugier dans un espace de paix pour jouir d'une certitude jusqu'à l'extase ? Était-ce le dimanche après la messe, après le déjeuner plus copieux que d'habitude, le thé servi aux grandes personnes, et les gâteaux blonds, découpés et consommés devant la fenêtre ouverte, lorsqu'une accalmie favorisait ma fuite ?

J'ai oublié le thé et les gâteaux d'hiver. Y en avait-il ? Je ne saurais l'affirmer. Mais le dimanche, pendant la saison chaude, je quittais la maison, vêtue d'une robe de coton clair, et je traversais la route conduisant au cap réservé à de rares excursions familiales. J'avais franchi les limites du quotidien. J'avais quitté le nécessaire. Je pouvais m'offrir l'indispensable. Je courais entre les pierres et les failles poreuses où je cueillais des fleurs minérales, dénichais des mousses crénelées, défouissais des lichens rares. J'apprivoisais les papillons, les mouches, les libellules. Je jouais avec la lumière.

Dans ces moments, la vie était une matière chaude qui collait aux doigts. Le bonheur, un paysage indéfiniment recommencé pour le plaisir du corps. Pendant des heures, je me soûlais d'odeurs, de mouvements, de vertiges. Puis finalement, ventre au sol, je fixais pendant des heures la tremblante moulure de la ligne d'horizon à laquelle je souhaitais me fondre. À demi assoupie, et cependant en état d'éveil, je prolongeais l'ébriété, retardant le moment de redescendre. Là-haut, je ressentais moins que parmi eux l'oppressante proximité des choses utiles qui tiraient vers l'avant, ou vers l'arrière, un appétit de bonheur déjà trop chargé de mémoire et d'obligations pour profiter pleinement de l'instant offert.

Lui ne dit rien, perdu dans ses propres souvenirs, égaré dans ses propres paysages. Une odeur tenace monte des champs déserts. La sève a déjà prise sur le gel. Encore deux mois, et l'hiver sera terminé.

— Regarde, dit Stefan, un ancien chenal.

Sur le côté sud du domaine, un sentier de neige battue descend vers le lac. En face, une entrée de cour percée de fondrières débouche à son extrémité, vers la gauche, sur une habitation massive. Je la reconnais. C'est elle, portes closes, volets fermés, et son haut toit à larmier. C'est la maison Trestler. Une image devenue réalité. Du courage, de l'obstination, du solide. Une élaboration patiente coulée dans la pierre au mortier retouché, de teinte plus pâle, qui trahit les rénovations récentes.

En Amérique, les maisons vieillissent mal. Et pourtant, j'ai toujours cherché des traces anciennes sur les poignées des portes, au fond des placards, dans les greniers des demeures traversées. J'ai toujours construit des romans sur les lambeaux de papier peint couvrant les vieilles armoires et les murs effrités. J'ai toujours convoqué les mots autour d'un portique éteint, d'une pièce condamnée, d'un couloir secret dont j'ignorais l'histoire et l'usage.

J'examine la masse architecturale fermant l'échancrure du lac. J'en détaille la façade, les lucarnes étroites, la porte Tudor, les fenêtres symétriques. Je compte les arbres centenaires qui l'entourent. Tant de profondeur et d'épaisseur de temps exerce sur moi une fascination dévoratrice. Le souvenir, peut-être, des longs hivers à grelotter dans un rez-de-chaussée ourlé de frimas où résonnaient les voix. «Des clous cassent», disait ma sœur, en tendant l'oreille, comme si cela pouvait résumer la totalité présente et future de notre situation. Refusant de me satisfaire à ce jeu, j'effaçais ses paroles d'un geste distrait, préférant le risque de l'indétermination.

Est-ce réminiscence ou prémonition ? J'ai l'impression de connaître cette maison. En approchant de ses murs, je me heurte à son austérité et je frémirai, j'en suis sûre, lorsque j'entendrai grincer ses portes et craquer ses parquets. Une

touffe de branches mortes pend à l'une des fenêtres. Dans les ramifications du regard, sur le noir bistré des carreaux, je me surprends en train de filer la texture de rêveries anciennes. C'était déjà ainsi. Le sommeil, à l'égal de la solitude, apaisait les sens sans tuer l'imagination.

Je m'éveillais, cherchant le blanc rassurant des draps, m'affolant de ne plus trouver les contours du lit. Ils dormaient tous, têtus, paisibles. Je connaissais la mélodie. Je me la répétais avant que la peur ne commence à résonner trop fort à mes oreilles. Le vent du nord fouettait la corde à linge où des serviettes glacées se balançaient dans le vide. Il soufflait à l'étage des chambres, il gémissait aux portes, dans la bouche, entre les mains repliées sous la gorge. Il nourrissait la hantise des départs. Un jour, je m'évaderais. Un jour, j'irais m'installer dans une ville chaude et peuplée où des gens parlent et s'occupent à toute heure. Cette détermination raffermissait l'équilibre du désir. Inventer l'avenir par les mots gardait intact l'aigu de la perception.

Mais le lendemain, ce fossé qui me séparait d'eux. Le harcèlement de nécessités élémentaires, contraintes niant tout romanesque, m'incitait à contrecarrer les patiences apprises. Pour échapper à la banalité quotidienne, je ne m'épargnais aucun effort. Comprendre, c'était ruser. Survivre, c'était prévoir. Et même écrire. Dans un cahier à lignes bleues, j'avais noté d'une écriture maladroite, et pour mon seul plaisir, quelques anomalies de l'histoire, grande Histoire apprise sans but, sans maîtres, dont le premier chapitre était peut-être déjà contenu dans ce roman familial oublié dont la maison Trestler ressuscitait des bribes.

Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492, qu'est-ce qu'on attend pour découvrir l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud? — Mon premier aïeul repoussa Phipps à Rivière-Ouelle avec ses trois fils en 1691, mais je ne connais toujours rien de ses filles et j'ignore si la Fille du Roy devenue son épouse sut qu'une autre femme la remplaça dans le deuxième lit du maître. — Dieu créa le monde en sept jours et il se reposa ensuite. Il aurait mieux fait de continuer sa besogne.

Étourdie par la lumière, traversée par les lames d'eau qui forcent la surface du lac, j'ai brusquement envie de rebrousser chemin.

Je me suis trompée. Ce n'est pas la maison Trestler que je souhaite avant tout connaître. Ce n'est pas le passage de Monsieur B en ces murs qui m'intéresse. Stefan dit : « Il est trop tard. J'ai déjà frappé le gong. »

La porte s'ouvre. Eva et Benjamin C. sont dans le hall, une pièce haute dont le mur d'appui, en grès de Potsdam, constitue l'épine dorsale de la maison. Pour tout mobilier, une armoire à pointes de diamants, un fauteuil capucine, une table basse où j'aperçois un livre d'or que je commence à feuilleter. Une signature me brûle les doigts. Eva tourne la page à la bonne date. Monsieur B a du nerf. Son écriture est ferme. Le jambage sûr, sensuel. Les majuscules arrondies, soulignées d'un trait ascendant fortement appuyé, dénotent une ambition pouvant faire échec aux tendances épicuriennes.

— C'est une sorcière, dit Stefan. Elle lit dans les astres. Elle déchiffre les écritures. Méfiez-vous. Elle vous jettera un sort.

Eva rit, insensible aux rumeurs qui circulent sur sa maison. Elle sait que la visite de Monsieur B a nourri la légende en revêtant d'un caractère historique, quasi sacré, une simple formalité diplomatique. Chaque jour, les actualités ajoutaient une tranche au roman-feuilleton qui prenait, à la télévision ou dans la presse écrite, l'ampleur d'un roman balzacien.

Un soleil voilé d'une fine brume blanche, un ciel strié d'éclaircies bleu pâle, juste ce qu'il faut de froid et de neige pour signifier la rigueur de l'hiver canadien, tel était le décor qui s'offrit à Monsieur B, lorsque l'avion qui l'amenait de Paris avec sa suite se posa le jeudi 8 février, à 10 h 30 (16 h 40 heure de Paris), avec une ponctualité remarquable pour la saison, sur l'aérodrome d'Ottawa-Sud.

Monsieur B a aussi lu l'article.

Il ignore que le réel s'y montre conforme à l'imaginaire. Il ne se sait pas mêlé à l'un de ces récits à tiroirs où l'intrigue se fragmente en de multiples péripéties orientées vers un dénouement imposé par les contingences extérieures plutôt que par la volonté des personnages ou la logique des situations. En quittant la passerelle du quadrimoteur qui le relie encore pour quelques secondes au Quai d'Orsay, il éprouve une singulière appréhension. Où est-il ? Qu'est-il venu chercher sur cette terre glacée où les gestes se rétrécissent ? Qu'attend-il de ces inconnus de même souche qu'il connaît comme une légende nonchalamment apprise ?

Tant de froid et de blancheur le désoriente. Pressé par ses hôtes, happé par le cérémonial, il n'a pas le loisir de s'interroger longtemps. Tout se déroule comme sur une pellicule cinématographique. Les poignées de main, les présentations officielles, le dîner à Rideau Hall, l'entrée au Parlement, la visite de la ville : un canal, des buildings modernes, des murs de brique rouge, des parcs à l'anglaise. Carte postale d'un jour d'hiver en Amérique : on lui parle, et

les mots résonnent à ses oreilles, irréels, archaïques, fond sonore couvrant la foule massée derrière leur chef d'État fleuri d'un oeillet. À les observer, il croit contempler quelque tableau naïf tiré de ces musées ambulants qui suivaient autrefois les foires de province. Mais le scénario progresse. Il ouvre la bouche, et le décor s'anime. Il forme des phrases, et les corps se déplacent.

Il était une fois, aux confins de l'exil, un peuple élu qui se morfondait dans une solitude grandiose, voué corps et âme à sa vocation messianique. La rhétorique apprise au lycée dicte à Monsieur B les phrases ensorcelantes qui comblent l'attente. Pour eux, il trace des arabesques sonores avec ses lèvres. Pour eux, il traverse les circuits de la mémoire et célèbre des lendemains qui chantent. Il s'étonne de triompher sans effort. Il ignore l'essentiel des discours, traités, ententes qui ont soutenu le triangle France-Québec-USA, rendant ce peuple tendre d'oreille, capable de frémir à toute évocation de francitude, susceptible de vibrer à toute voix le situant dans l'espace infini des gloires posthumes.

Il s'autorise de leur ferveur pour aborder un sujet délicat, l'Arctique, ce grand Koweit blanc gorgé d'uranium et d'électricité qui attise la convoitise des siens. Il répète «la France», prenant garde d'abîmer l'image du père prodigue sous l'œil incestueux des journalistes qui cherchent les mamelles de la mère patrie sous son plastron de dignitaire.

Ses lèvres modulent les inflexions suscitées par le charisme de l'alliance. Mais voilà qu'un raté s'introduit dans la machine. Une hésitation lézarde son débit. Il dit «et de sa...», puis halète, laissant en suspens une phrase bancale où s'exhibe l'horreur de l'inachevé. À distance, on le regarde. On l'ausculte. Ses secondes sont comptées. Des commentaires infamants stigmatiseront cette défaillance de part et d'autre de l'Atlantique.

— Il est très important de trouver les mots précis, hasarde-t-il gauchement.

Énonçant la règle à laquelle il devrait satisfaire, il rage de n'avoir su articuler cette phrase que son homologue local, dont il envie la faconde et l'arrogance juvénile, vient

d'avancer : « La tentation est grande, lorsqu'on vit un problème domestique aussi grave, de s'en ouvrir à ceux que l'on tient en amitié. »

S'en ouvrir ? Comment pourrait-il succomber à cette faiblesse sans encourir le ridicule. Sa maladresse fait tache d'huile. Il sent monter de l'assistance un grouillement ténu qui se déploie dans une sorte de reptation sournoise. Maudissant son inconfort, il raidit les mâchoires, espérant forcer les mots. L'obstruction persiste. Il est piégé. Dans ce pays à double langue et à double face, il le perçoit maintenant, il se sait observé par un monstre bicéphale dont la tête se dissocie au-delà de l'apparente unification du corps.

Tiraillé entre deux continents, partagé entre deux cultures, deux histoires, deux modes de pensée qu'il ne peut clairement identifier ou circonscrire, le voilà coincé entre deux factions étrangères, ou même rivales, qui attendent l'impair. Il se voit, invité somnambulique, pressé d'exécuter le numéro de l'ex-colonisateur en visite. À quel rameau rattacher son homélie ? You speak French, Sir ? ou je parle toujours comme nos ancêtres les Gaulois ?

Un rire généreux l'enrobe. Il se ravise, comprenant soudain que sa tirade interrompue vaut mille discours. Dès lors, il retrouve son souffle et rattrape les mots perdus. Que cette fin de phrase se soit fait attendre importe peu. Cette terre a six heures de retard sur Paris. La patience est sa plus longue habitude.

— Vous savez ce que Le Figaro a écrit ?

— Quoi ?

— *Il n'y aura pas de débarquement de la Légion étrangère sur les rives du Saint-Laurent.*

— Que le diable les emporte.

Québec, la Belle Province.

L'aérodrome de Mirabel perce l'étendue sauvage étalée à la lisière d'une forêt du Nouveau Monde tirée de l'une des plus belles pages de Chateaubriand. Monsieur B aperçoit les Laurentides, chaîne de montagnes râpées, la plus vieille du continent lui a-t-on dit. Une éruption minérale insignifiante qui semble non seulement souligner l'immensité du vide offert à son regard, mais réduire à zéro la moindre de ses initiatives.

De monter ainsi vers le Nord lui fait éprouver la vanité des entreprises humaines. Comme si cette partie du globe indiquait plus nettement qu'ailleurs la précarité de la culture et de ses patientes édifications. En ce lieu, la planète Terre éclairée d'une étoile de grandeur moyenne, le Soleil froid et lointain, renvoie à d'autres systèmes planétaires, à d'autres galaxies comptant des milliards d'étoiles dont chacune veut être le soleil de quelqu'un. Ému par l'ampleur de sa réflexion, le dignitaire croit toucher les franges d'une dangereuse utopie. Ce rêve de conquête qui poussa l'Europe de la Renaissance à chercher vers l'Ouest le plus court chemin pour atteindre l'Est, la route des Indes.

Il ne peut s'empêcher de sourire en pensant aux anathèmes proférés par les puristes qui refusent toujours d'admettre que ces gens puissent continuer, dans leurs lexiques, à préférer le blé d'Inde au maïs. *Blé : Par extension se dit de graminées distinctes du froment. Blé noir. Blé maudit. Voir sarrazin. Blé cornu. Voir seigle, (ergoté).* C'était bien eux. Racistes jusque dans un champ de céréales ! Jusque dans un dictionnaire ! Ils ne changeraient jamais malgré leurs pompeuses déclarations. En vocabulaire, tout était litote. En histoire, tout était lapsus.

S'arrachant à son indignation, Monsieur B se dirige vers la foule dont il entend les cris d'acclamation. Il suit la levée des bras dans l'air glacial, et cette chaleur humaine le ramène à l'aveuglement de la gloire. C'est bien lui que l'on aime. Lui que l'on accueille par cette ovation nourrie du lien de consanguinité qui le précipite dans les foulées du défunt général. Dieu ait son âme, ils l'idolâtrent encore. Régner, c'est évincer le patriarche. Tuer le père, c'est en consommer

le corps dans un rituel cannibalique. Imitant l'homme de Colombey-les-Deux-Églises, il dit : « Ceci est la preuve que nous constituons une grande famille. »

— Mais qu'est-ce qu'il vous avait donc fait, le général, pour vous tourner la tête à ce point ?

— Le général ? Oh, rien.

J'étais en voyage dans la mère patrie. Ce Parisien qui m'apostrophait dédaignait l'amour filial.

Pour le ramener à de meilleurs sentiments, j'entrepris de lui raconter l'Ancien Testament, l'ivresse de Noé, l'irrespect des fils, le plat de lentilles d'Esaü et Jacob. Le recours à l'Histoire Sainte l'indifférait. J'invoquai alors des motifs plus raisonnables. L'œuf de Colomb à l'horizontale, parlez et multipliez-vous, eau qui roule n'amasse pas mousse, seules les pierres ont des oreilles.

Il me coupa la parole, ne pouvant rater l'occasion de m'exposer la quadrature du cercle, les grandes orgues raciniennes, le cogito cartésien, la Petite Madeleine proustienne, tout ce qui vous fait une belle gueule. Au bout du compte, personne ne sut qui de nous deux l'emporta.

L'ovation est à son paroxysme. Elle jaillit des mains, des bouches, des replis de l'air, des fractures du sol. Elle éclate dans la buée givrée qui tapisse le front et les lèvres de Monsieur B dont elle presse les tissus capillaires, creuse les chairs intimes, élargit les ramifications du sang. Il se sent fléchir. À 6000 kilomètres de Paris, il se sent plus Français qu'à Montmartre ou à Saint-Cloud.

Bouleversé, il tend les mains en direction des corps afin de s'enivrer de leur moutonnement charnel. Il veut capter l'ampleur de l'enflure admirative liée à l'instinct de survie qui les fit triompher des vicissitudes du destin. Où a-t-il lu déjà que ce pays avait « trop de géographie et pas assez d'histoire ? »

D'avoir dévoré des livres ne l'aide en rien. Les mots encombrent inutilement. Ils parlent toujours trop tôt ou trop tard.

Dans *Le Monde*, ce matin-là: *Vous tournez le bouton de la télévision pour voir le gouverneur général «français» prononcer son discours du Trône en français devant un premier ministre «français» et une équipe ministérielle composée par une bonne moitié de «Français».* Monsieur B savait-il que des correspondants métropolitains bâclaient des articles à l'hôtel Méridien, propriété d'Air France, sans descendre dans la rue? «Son of a bitch!» aurait dit mon père.

Sur la route de Gaspé, une maison juchée sur un précipice résiste aux tornades, aux intempéries, aux brûlures solaires. Le chef de famille a vécu dix-sept ans à Lowell. Il aime parler anglais avec les touristes américains.

En été, ils ralentissent, puis s'incrustent. Après avoir parqué leur caravane derrière la maison, ils font des photos. Les petites filles blondes accroupies dans les champs de fraises et les garçons maigres juchés sur des charrettes de foin les fascinent. «What's your name darling?» Je m'appelle Rachel, Madeleine, Solange ou Anne-Marie, peu importe, tous ces prénoms résonnent de la même manière à vos oreilles. Paul, Réal et Jean s'approchent. Ils reniflent le convoi. Quand ils seront grands, ils iront aux États et se pavaneront dans des Cadillac et des Oldsmobile aussi pétaradantes.

Moi, je me fiche des caravanes des États. Je voudrais seulement voir les photos promises, mais elles n'arrivent jamais. En Afrique du Nord, trente ans plus tard, je braquerai mon appareil photo sur des caravanes de dromadaires, des attroupements d'ânes, de femmes, d'enfants. Roumia, Roumia! Je retiendrai la véhémence des cris, mais j'oublierai aussi mes promesses. Des pauvretés résistent. Un jour, ailleurs, c'était je crois aux Antilles, à Marie-Galante, je me suis approchée d'un quai d'où j'ai dû déguerpir en vitesse. Un pêcheur noir a montré le poing. Il refusait d'être le nègre qui logerait dans ma tête de riche.

L'homme né à Lowell est pauvre. Il lit trois quotidiens par jour. Le reste du temps, il parle de politique au village et reçoit des politiciens dans sa maison. Quand on me demande d'apporter une allumette pour la pipe du député, j'en offre trois. L'élégance est la première des générosités. En hiver, lorsque le givre couvre les fenêtres de la cuisine et que les champignons de gel envahissent les chambres, je trace des *a* et des *i* sur les carnets d'allumettes épargnés. On ne m'oblige pas à écrire. Je crois que mon salut viendra par l'alphabet.

— C'était l'année de la typhoïde ou de la grippe espagnole ?

— L'année de la grippe espagnole.

Des filles vêtues de noir descendent un long escalier en retenant leurs pas. Après l'ensevelissement besogneux d'une enfant, elles s'affaissent dans un lourd sommeil. L'une d'elles, ma mère, restera une jeune fille triste. Mais au dehors, quand même, la chaude moiteur du jardin et le piaillement des oiseaux. La remontée du temps conduit toujours au piège de la réminiscence. Il faudrait pourtant savoir oublier. Il faudrait savoir s'épargner les blessures de la mémoire, détourner ces flux et reflux d'images qui grouillent dans les replis d'une consciente distraite et en menacent la tranquillité.

Cette femme adorait l'histoire de France. Les jours de mauvais temps, elle profitait de l'allègement de sa besogne pour nous en raconter des passages. À huit ans, je connaissais des dates, des faits, des épisodes. Je pouvais réciter certaines tirades. Je pouvais reproduire la voix des grands hommes qui commandèrent le destin des peuples.

— C'est vrai que votre pays est beau sous la neige, mais ce qui est plus beau encore, c'est que le froid n'empêche pas la chaleur du cœur.

Monsieur B a pris les tics des habitants du pays. Il cite la température en guise de salutation. Le cœur de cette population bat dans sa main largement étalée au-dessus d'eux. Il se déplace, porté par la rumeur convulsive qui fouette son appétit d'amour. Du haut d'une mezzanine, il les voit maintenant en contre-plongée, les visages échappant aux lignes du corps, mais les mains et les bouches l'appelant toujours avec avidité.

Alors il succombe à la dévoration. Il réagit au magnétisme des radiations hypnotisantes qui l'incitent à se rapprocher des lieux du festin. Il avance. Il cède à l'élan qui le pousse vers les lèvres et les bras nourrissant son propre désir de fusion. Leurs frustrations mutuelles s'apaisent. Ils oublient le long sevrage. Il se repose de la froideur désabusée des siens, râleurs pédants et vindicatifs qui l'accablent de leurs griefs et revendications.

Monsieur B a bougé. Il fronce les sourcils. Son hôte vient de lui faire une suggestion outrageante qui ne passera pas la rampe. Cherchant la formule qui porterait jusqu'à Paris, il lance d'une voix de gorge : « Vivent les Français du Québec ! »

Les bras retombent. Les visages se défont. La stupeur le gagne. Il a provoqué la fin de l'extase. Dans la foule, quelqu'un maugrée : « Maudit Français ! »

— Et ça, dans *L'Express*, vous avez lu ?

— Montrez.

— *Le Canada se disloquera-t-il ? L'Europe n'aurait rien à y gagner. Historiquement, les États-Unis se sont constitués contre l'Europe, alors que le Canada s'est créé avec elle. Sur les billets de banque, le portrait d'Élisabeth II, l'une des dernières reines européennes, en est un rappel.*

— La monarchie leur manque.

Aucune de ces affirmations n'éveillait ma fureur iconoclaste. Je m'étonnais de ne ressentir ni chagrin ni colère. À

l'écart de la foule, loin de la cohue, des cris, de la bousculade, je touchais les sources du malentendu. Dans l'infini besoin de ressaisir l'origine et de combler la perte, ils rabattaient de ce côté-ci de l'Atlantique les détournements de l'histoire. Nous étions condamnés au dépit amoureux. Nous devenions le parfait reflet de leur grandeur déchue. Nous aimions tant que nous existions à peine. Ils triomphaient.

— Moins 37° depuis un mois, lance l'agent de bord en relevant son col.

Nouvelle piste d'atterrissage. Ancienne-Lorette.

Monsieur B déroule son foulard de cachemire sur son nez et quitte avec inquiétude le DC 8 de la République française. La concentration d'Indiens refoulés dans cette municipalité agglutinée à l'ancienne capitale pourrait lui attirer une manifestation d'autochtones. Devant lui, ni plumes ni tomahawks, mais une brochette de partisans fédéralistes qui agitent mollement des drapeaux unifoliés. À peine a-t-il soupiré d'aise qu'un vent glacial venu du nord lui rabat le souffle dans les poumons. Ici, le froid lacère. Ici, le froid décape. Qui vit et meurt dans ce pays devrait mériter la Légion d'honneur, pense-t-il en s'engouffrant dans la limousine qui le conduira en ville.

Ils roulent dans l'encaissement creusé dans un amoncellement de dunes, d'arêtes et de replats qui encombrent la voie de ceinture. Au fur et à mesure qu'ils contournent la baie, il suit, dans ce paysage lunaire marqué de l'empreinte glaciale, la poussée des stalactites qui pendent aux pylônes de haute tension, aux tabliers des ponts, aux piliers des viaducs, aux portiques des hauts buildings. Il tourne la tête, cerné de tous côtés par de gigantesques bancs de neige sculptés, lovés, encastrés, que l'Académie française s'entête à appeler congères. Un latinisme périmé. Les demi-teintes et les demi-mesures propices aux climats tempérés. À son retour, il suggérera de rafraîchir l'expression. Car il est clair que toute cette terre, et la langue qui en découle, est figée dans l'étau de la congélation.

Il claque des dents. Les climatologues ont sans doute eu tort de fixer aux 14e et 18e siècles les points culminants des glaciations terrestres. Monsieur B est sûr que les glaciers envahissent de nouveau l'hémisphère nord. Sûr de frôler les bords du monde habitable. S'il restait, cet hiver le tuerait.

À l'extrémité d'un promontoire, la capitale surgit, couverte d'une lumière blanche filtrée par des milliards d'années-lumière. Cette ville dégage une éternité de bas-relief, immobilité stupéfiante pour qui a vécu en pays tropical. Le dénuement du paysage tranche avec l'agitation baroque du carnaval d'hiver. À proximité du parlement, des bonhommes de neige coiffés de tuques rouges montent la garde devant le Palais des glaces où de graciles duchesses, vêtues de longs manteaux d'hermine, exécutent la danse d'une saison en enfer pour un groupe de touristes américains. À peine distrait par ce ballet de sylphides qui, sous des cieux plus cléments, éveilleraient son désir, le dignitaire vomit les scribes qui se gargarisent d'icebergs et de banquises sans avoir jamais éprouvé la moindre engelure, la moindre morsure du froid.

Autrefois, lorsqu'il trouvait entre les pages de ses livres d'aventure des Vikings congelés portant l'habit de cour, les bras croisés sur la poitrine, le visage tourné vers le ciel, il ambitionnait la relève. Plus tard, il irait explorer les régions boréales sur un traîneau tiré par des chiens sauvages. Plus tard, il chasserait le phoque, l'ours, la baleine, se nourrirait de viande crue et dormirait dans un igloo. Plus tard, il serait un héros.

Plus tard est le temps de l'enfance. Aujourd'hui, tout héroïsme l'a quitté. Il ne rêve plus que de l'indispensable. Une chambre chauffée, un double scotch et des pantoufles. De retour au Quai d'Orsay, lorsqu'il se sera détaché de l'événement et se remémorera ce voyage, la rigueur du climat, leur familiarité dans la fête, il comprendra pourquoi ce pays regorgeait d'horloges et de calendriers. Pourquoi la parole y était rare avant dix-huit heures. Pourquoi l'on y pratiquait l'hospitalité plutôt que la sociabilité.

Bien calée dans mon fauteuil, je regardais sur mon écran de télévision le convoi ministériel remonter la Grande-Allée, et, dans ma mémoire, une enfant se souvenait. Elle avait à peu près le même âge que le jeune Monsieur B. Elle courait au bord de la route sur les champs durcis, redoutant la bassine d'eau glacée dans laquelle on plongerait ses pieds nus dès qu'elle franchirait la porte.

On la ferait asseoir et on baignerait les extrémités blanchies. Elle sentirait des aiguilles traverser les chairs et, avant qu'elle ait enfilé les longs bas de laine, on la persuaderait d'aller courir sur la neige pour apaiser la douleur. Obstinée, elle refuserait. Elle se cramponnerait à sa chaise, repoussant l'horreur du mal, de tout mal, ces malheurs et calamités de la mauvaise saison : la mort des rêves, la mort des fleurs, des gens, des bêtes.

Plus tard, un jeune Français sur le point d'épouser sa sœur serait trouvé gelé sur la route de Gaspé, au lendemain d'une effroyable tempête de neige. Elle y penserait longtemps, oublierait le drame classé parmi les faits divers du journal local, puis elle en tirerait finalement un roman qui ne ressusciterait personne.

Monsieur B entre au Colisée où l'attend une foule agitée.

Il pense je suis ici pour régler une affaire de famille, une histoire ennuyeuse et compliquée comme le sont toutes les histoires de famille. De nouveau il devra émouvoir, promettre, rassurer. De nouveau il devra ruser avec ses phrases, jongler avec des expressions intraduisibles. Sous les tropiques, les mots fondaient sur les lèvres avant d'être prononcés. Ici, ils se pétrifient sous la langue. Cherchant les liens qui puissent relier les carences politiques et linguistiques aux écarts de température, il s'entend répéter : « Nous constituons une grande famille. Je vous apporte le salut fraternel de la France. »

Au contact des foules, il s'abandonne à la jubilation parentale. Il exalte des sentiments dont il doit ensuite tempérer les excès. Sommé de s'expliquer, prié de ratifier

l'impossible symbiose, il ne peut que blesser, se fourvoyer. On ne comble pas une absence de quatre siècles et demi par un morceau de bravoure. Comme ultime prouesse, il sauve sa peau. À la dernière conférence de presse, il déclare : « À chacun sa vérité. »

Puis au dîner d'adieu servi dans le Jardin d'hiver du Musée de Québec, il porte un toast à leur parenté spirituelle et charnelle. Il ne peut enfreindre ou nier la loi du sang. Mais il les quitte sans appuyer leurs prétentions autonomistes. Cette descendance bâtarde peut l'aimer. Elle ne peut le contraindre, ni surtout l'élire.

— Et qu'est-ce qu'en dit *Le Figaro* ?

— *Il n'y a jamais eu de Royaume du Québec. Les Québécois sont des personnages en quête d'auteur.*

— Son of a bitch !

Eva est calme. Benjamin n'ajoute rien. Stefan se demande où je veux en venir. Il a lu tous ces journaux sans s'étonner ou s'indigner. Dans la voiture, plus tard, il force l'attaque.

— Je n'ai jamais compris pourquoi vous les considérez comme vos pires ennemis.

— Comme des parents. C'est encore plus traître. Ils viennent jouer au monarque après nous avoir abandonnés.

— Abandonnés ? Le mot est un peu fort.

— Et la canne à sucre des Antilles préférée à nos peaux de castor ?

— La canne à sucre, c'était le pétrole de l'époque.

— Tu en parles aisément. C'est pas ton histoire.

De Trestler, il dit : « C'était un boche ». Pour le reste, il invoque l'objectivité historique. Celle que j'endosse quand je ne suis pas concernée. Celle qui me fit défaut un jour, en Guadeloupe, lorsqu'un chauffeur de taxi proposa de me conduire au carrefour d'une route où se trouvait, m'assurait-

on, une plaque commémorative du Québec. J'acceptai avec empressement. Nous existions puisque cette terre perdue, farouchement exotique, nous reconnaissait.

J'avalai de la poussière pendant vingt longues minutes. Finalement la voiture stoppa.

— Voilà ! dit-il en pointant du doigt.

Je descendis. Une plaque rongée de vert de gris, datée de 1763, énonçait la clause du traité de Paris stipulant la préférence de la France pour les Antilles et sa cession du Canada à l'Angleterre. Ma colère montait. C'était pousser un peu loin la désinvolture. M'avisant qu'il ne savait peut-être pas lire, je lui demandai de me déposer plus loin. Une cinquantaine de mètres au-delà, un écriteau affichait Kébec.

— Venez, dit-il en jubilant.

Nous longeâmes une bande de terre brûlée, et il m'indiqua, sur la gauche, une bicoque surmontée d'une crête de coq. « C'est là ! » Un compatriote, installé là-bas depuis quatre ou cinq ans, organisait chaque dimanche des combats de coqs dont raffolaient les Guadeloupéens.

À propos de l'article du *Figaro*, il m'eût été facile de donner le change. Hors des livres, il m'était parfois apparu que les Français étaient des auteurs qui se prenaient pour des personnages. Cela m'eût été une piètre consolation. Derniers héritiers d'une langue morte, nous avions été floués par l'histoire. Ici, il n'y avait pas de généalogie, mais des générations. Pas de territoire, mais des terres. Pas de pays, mais des paysages, des saisons, quatre prétendaient les anciens manuels de géographie.

La visite de Monsieur B ne changerait rien. Nous resterions les missionnaires de la francophonie. Nous continuerions de rouler le rocher de Sisyphe, heureux de nous consacrer à un destin sublime, opiniâtres dans notre refus

des week-end, shopping et parking du pays mère qui ambitionnait de parler anglais, la langue de l'Amérique.

Le lendemain, j'étais à l'Élysée.

Le dos appuyé au siège anachronique qui, de l'absolutisme royal au régime républicain, avait gardé la même cambrure, je gardais les yeux braqués sur les tapisseries des Gobelins afin de m'imprégner de l'atmosphère cérémonieuse des lieux. Loin de notre Assemblée nationale où l'absence de protocole et une certaine bonhomie autorisent le laisser-aller, je pensais je fais tache dans le décor, la France c'est toujours Louis XIV et son amour de la dorure, le Québec lui importe autant qu'une puce sur le dos d'un éléphant. Cette ambiance compassée sentait la rombière et l'archiduc. Tout cela me rappelait les minauderies des précieuses, les roucoulades des petits marquis entrevus dans les vieux livres du grenier.

Je devais vite être saisie d'une évidence. À Montréal, nous mimions l'emphase métropolitaine et les bouches en cul-de-poule, mais un jour dans la Ville lumière suffisait à stigmatiser nos insuffisances. À Paris, je rougissais d'un rien. J'avais honte de transporter ma petite république de neige, mon slip en nylon rose et mon attaché-case en similicuir dans un pays où les faux ont du style, et la petitesse de la grandeur. Confondue par mon insignifiance, je m'abîmais dans l'humilité.

Je pratiquais les vertus de la sobriété. Je cultivais le suspense de l'inédit. Mais le parti pris du silence s'avéra intenable. Ne pas avoir la langue bien pendue, c'était s'interdire la gastronomie, renoncer à la fine champagne, au foie gras truffé, aux parfums Dior, aux foulards Hermès, aux guides de la tour Eiffel, aux gloires du Panthéon, à l'échafaud où montèrent Louis XVI et Marie-Antoinette. La civilisation française me paraissait aussi dangereusement liée à la bouche que la fleur de lotus l'est aux yogis, je finis par desserrer les lèvres.

— Monsieur le Premier ministre... pardon... Monsieur le président, ne pensez-vous pas que le Québec attendait autre chose qu'une diplomatie trop attentive... pardon... trop attentiste, qui semble jouer sur deux tableaux ?

— Vous venez d'avoir la visite du Premier ministre. Ça vous dispense d'avoir la réponse du président.

Le cœur me cogne aux poignets et dans les oreilles. Toc. Le président vient de désamorcer la bombe introduite dans la grande salle des Fêtes du palais de l'Élysée. Il a séparé en deux phrases distinctes deux fonctions qu'un lapsus avait, par maladresse et non sans une certaine impertinence, confondues. La représentante d'un obscur journal d'outre-mer ne l'accablera pas de ses doléances villageoises le jour où il convoque une conférence de presse sur les Affaires étrangères.

Quelques jours plus tôt, tandis que son Premier ministre faisait là-bas ses classes de neige, il se trouvait en Afrique où il lui était apparu que, de toutes les négritudes, la noire était la seule redoutable et la seule authentique. Il reconnaissait trop, dans la thèse des nègres blancs d'Amérique défendue par certains fanatiques montréalais, l'atavisme inclinant à la paranoïa et à la mégalomanie.

Aujourd'hui, il devait clore l'épopée burlesque reproduite à la télévision française, son Premier ministre arpentant le pays de Maria Chapdelaine, coiffé d'un chapeau à la Davy Crockett. La France avait besoin d'alliés puissants, non de cousins plaintifs et revanchards. Les sommets franco-québécois avaient tous abouti au bas de laine. Cette terre maudite n'avait jamais rapporté à l'État l'or sacré des Incas et des Mayas. Dès le premier jour, la France avait fait fausse route. Elle avait découvert une fausse Amérique, une toundra aride dont on ne cessait de lui infliger la désolation.

Le Québec n'était pas un problème universel. Il était le résidu d'une mémoire coloniale, le caillou trouant le bas blanc du président qui avait dû stopper ce reflux de consanguinité qui lui plaquait l'outre-Atlantique sur les bras quand tant de points chauds le sollicitaient. Le capitalisme agonisait devant trois milliards d'affamés, et la France

comptait à elle seule deux millions de chômeurs qui réclamaient du pain, du pétrole et du vin. On ne pouvait s'embarrasser des six millions d'habitants qui peuplaient les rives du Saint-Laurent. Chibougamau, Natashquan, Arthabaska, la baie des Ha-Ha étaient des onomatopées, non des districts électoraux.

« Cessez de pleurer, m'a lancé un jour dans un séminaire un jeune philosophe suisse habillé d'un tee shirt balafré du mot *Esprit*, votre histoire, c'est une histoire de colons qui se battent contre d'autres colons. » Mourir en public est un art difficile. Je regarde mes collègues, visages aigus, la dialectique cartésienne en poche, je parle donc je suis.

Un malaise ancien me taraude l'échine. L'Amérique précolombienne me sort par tous les pores de la peau. Je ne serai jamais des leurs, quoi que je dise ou que je fasse. On me répétera toujours vous avez un accent ou bien vous n'avez pas d'accent, celui du Sud parfois à la finale, non je dirais plutôt le Nord, la Bretagne ou la Normandie. Le Berri peut-être, oui, absolument quand vous attaquez une phrase, c'est pareil. Le même son de cloche. Le même timbre fêlé de la scène primitive. Il était une fois un roi riche et puissant qui souhaitait copuler avec des sauvagesses.

« On vous prendrait pourtant pour une Suédoise, m'a lancé hier un pâtissier du boulevard Saint-Michel, une race pure, ça. Des sang-mêlé ça se voit à l'œil, noir comme du jais, vous avez déjà respiré un Arabe ? »

Au Belvédère d'Annaba, ils dansaient le charleston comme de grands oiseaux de mer. La peau mûrie d'odeurs d'eucalyptus, ils rêvaient à voix haute. Ils disaient : « T'es pas Française, c'est quoi alors ? » Ils s'interdisaient de répéter la leçon apprise à l'école, nos ancêtres les Gaulois, mais au-delà de la Méditerranée, le monde leur échappait. Ils s'approchaient, Lakdar, Samir ou Mohammed. Ils m'entraînaient dans un slow, et nous nous abandonnions à la musique.

Des éclairs frappaient la baie où les vagues ronflaient. L'air brûlait. Nous engloutissions de grands verres de Kebir

rosé en bravant l'indicible. Nous refoulions la morgue des empires coloniaux dans la mémoire des livres. Cela ne pouvait durer. La nuit galopait. Bientôt la mer réapparaissait et claquait ses eaux sous un pan de ciel frangé de citronniers. L'aube nous trouvait écrasés autour de tables branlantes, humant l'air salin, reniflant l'odeur du café servi dans des tasses *made in France*.

Aujourd'hui, par contraste, ce blanc de l'hiver. Et ce soleil voilé.

Dans la salle à manger de la maison Trestler, une cheminée en pierre des champs, couverte d'une large corniche, occupe presque tout le mur du fond. L'âtre, creusé au centre, trahit un usage quotidien. Eva en déduit que nous sommes dans l'ancienne cuisine. Elle contourne la longue table de réfectoire entourée de chaises de pin, dépose des fruits dans un plateau, s'affaire comme si elle avait toujours occupé et administré cette pièce.

J'imagine les demoiselles Trestler assises à cette table, propres, un peu guindées. Une odeur rance monte de la laiterie où ils viennent d'écrémer le lait. Madeleine se pince les narines, attendant que le liquide mousseux ait refroidi dans la tasse. D'une voix ferme, le père interdit de poser les coudes sur la table et de laisser des restes sur l'assiette. Ils sont quatre à lui obéir. Deux filles aux mains blanches, le tablier étalé de chaque côté des cuisses. Deux garçons aux poignets rougis et aux cheveux aplatis sur les tempes.

Madame Trestler apporte le hachis de pommes de terre et distribue les tranches de porc fumé que le chef de famille découpe avec la précision d'un chirurgien. Sa fourchette se dirige vers les fils, servis par rang d'âge, avant de passer aux filles. La main du père s'allonge vers le moutardier de porcelaine. Catherine voudrait être le moutardier. Elle voudrait être désirée par cette main qui approche, touche, se retire. Elle feint, face à l'impossible amour, le jeu de la froide indifférence. Mais elle sait déjà que plus tard elle voudra

tantôt prendre, tantôt être prise, afin que rien ne soit sacrifié en pure perte.

Cette stratégie lui coûte. Une boule dure se forme dans sa gorge. L'appétit la quitte. Elle se cramponne à sa chaise pour ne pas basculer. Hébétée, elle les regarde, épiant leurs gestes mesurés, suivant le va-et-vient des poignets au-dessus de la nappe, le heurt des gobelets, le bruit des couteaux sur l'assiette. Elle ne supporte plus cet espace d'ennui et de répétition dans l'absence. Les poursuivant de sa dévorante exigence, elle guette la venue du désir dans leur regard, la montée de salives chaudes sur leurs bouches. Elle soupire, fortifiée par l'intensité de l'attente. Mais le repas s'éternise, et rien n'arrive des passions rêvées.

J.J. Trestler parle. Personne ne l'interrompt. Personne ne s'introduit dans la conversation sans être interpellé. Il essuie ses lèvres sur sa serviette, englobe la table du regard et pose ses mains de chaque côté de son couvert. Des mains puissantes qui ne l'ont jamais touchée. Jamais aimée, jamais rejointe. Sur l'auriculaire gauche, une bague torsadée couvre le doigt le plus démuni. Parfois, elle fixe cette bague jusqu'à l'hypnose, souhaitant briser sa force arrogante, s'approprier son éclat. Ensuite elle porterait le bijou éclaté et bercerait à vie le cœur mis à nu à la pointe de son regard.

De tous les gestes qu'elle apprit à suspendre, celui-ci persiste. Chaque jour, elle ravale ses mots, langues de feu inventées pour percer la nuit de leurs yeux. Mais ils ne voient rien, ne saisissent rien. Ils disent «il faut». Ils disent «ensuite». Ils disent. Ils sont les parents, les gens d'en face, ceux dont elle doit se méfier.

Objet de sa rancœur et de ses convoitises, ils gouvernent cette maison. Constants, prudents, ils imposent leur rythme à la perfection des lieux. Le four à potasse, les écuries, la voûte remplie de fourrures, les lits garnis, les placards bien rangés sont leur œuvre. Marie-Anne Curtius, épouse de J.J. Trestler, s'y connaît dans l'ordonnance des gestes. Au petit matin, elle déplie les robes et les habits, rabat les draps, réveille les corps engourdis. Le soir, elle se vautre dans la satisfaction du devoir accompli. Une tâche sans bavures. Elle

a régné sur la table, le potager, la cave, le grenier. Elle a étendu sa mainmise sur les enfants, le commerce, le bien-être de l'époux, le souci de sa fortune et de sa réputation.

Souvent Catherine déserte la table et se réfugie au-dedans d'elle-même. Provocante, fermée, elle leur soustrait sa raison de vivre. Dans la grand-salle, elle a découvert le globe terrestre sur une page du dictionnaire où elle se repaît de la sphère coupée en deux parties égales, peuplée de terres grasses, d'eaux poissonneuses, de corps ardents dont elle imagine la forme, l'odeur, les mouvements. Ici, elle sèche sur pied. Ici, elle ne voit rien de l'immensité du monde, rien de la course des chemins dans l'infinie liberté de l'air. Rien de la satisfaction du désir et des besoins du cœur dont ils condamnent les emportements.

Ils la regardent. Aussitôt, sa bouche se fige. Ils barrent ses mots, lui imposant la suite du récit. Il était une fois, le lui a-t-on assez dit, elle se l'est répété si souvent, déjà dans cette histoire tout avait été prévu, fixé, arrêté. Ses frères, futurs médecins, futurs officiers, se disputeraient les épées, les médailles, les fioles, les ordonnances. Ils poliraient la bouche des canons, refermeraient les ventres ouverts, répareraient les yeux crevés. Ils transvaseraient le sang, les liquides, les excrétions des corps condamnés. Et sur tant de mort et d'horreurs, ils accumuleraient les titres, les propriétés, les relations utiles.

Catherine entend leur cabriolet dévaler le Chemin du Roy. Les fils Trestler honorent leur père. Ils connaissent les traits marquants de l'histoire de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Cela s'étale sur trois pays, deux continents, plusieurs siècles. Cela rejoint la langue, les livres, la mémoire. Cela dicte les gestes qui s'accomplissent à cette table, commande les événements qui se déroulent dans cette maison. Cela exige le retrait des filles, femmes qui vivront ailleurs, porteront un autre nom, formeront une autre famille.

Les parents ignorent qu'une fissure menace la vie douceâtre à laquelle ils les destinent. L'apparente soumission de Catherine les confond. Elle rompt le pain, et ses lèvres

bougent au milieu de son visage impassible. Elle vide l'assiette, et ses doigts s'ouvrent et se ferment comme convenu. Paraissant quêter leur approbation, elle les dissèque. Elle les scrute. Elle les voit, mains étalées sur toute chose qu'ils s'approprient, dire «je», comme si l'objet possédé devenait la prolongation de leurs doigts, la courbure de leurs ongles. Et cela la révulse.

Terrifiée par cette avidité, mettant toutes ses ressources à se reposséder, elle souhaite que son corps grandisse vite. Eux s'en désolent. Chaque printemps, elle entend le même refrain. Marie-Anne Curtius s'étonne d'avoir à retoucher l'ourlet des jupes. « Mais elle a encore grandi !» Un reproche à peine voilé, une appréhension à peine contenue. Ses seins gonflent, ses jambes allongent, ses cuisses s'arrondissent. La mère pense aux convoitises que cela fera naître, aux beaux partis à surveiller. Alors, elle redouble de vigilance, elle multiplie les interdits. Tu dois, il ne faut pas. Front tranquille, lèvres serrées, Catherine se retire à l'intérieur du corps. La mère renonce. «Elle n'a pas de cœur, autant s'y faire.» L'affrontement est une idée rigoureuse. Cette femme médiocre préfère l'esquive.

Catherine Trestler se morfond dans une tranquillité féroce. Ils peuvent la munir d'une dot, souhaiter la caser, lui enlever le goût d'apprendre, de toucher, de remuer, elle préservera l'essentiel. Ce besoin de boire la lumière des yeux et des visages. Cet appétit de terre chaude qu'elle satisfait dès qu'elle échappe à leur emprise, courant vers les champs où elle s'étire au soleil, goûtant le jeu liquide des veines, le mûrissement de la peau, et cette odeur d'herbe qui lui fait oublier les matins froids et les après-midi plats. De ces expériences, de ces plaisirs célébrant la vitalité de l'enfance, aucun Trestler ne la dépossédera jamais. De cela, elle est absolument sûre.

— Venez voir, dit Eva.

Elle ouvre deux armoires encastrées munies d'une double paroi qui servaient, croit-elle, à conserver le lait et le beurre. Aujourd'hui, nos murs sont de carton, cloisons fragiles qui ne retiennent ni traces, ni empreintes. Ceux-ci s'ouvrent comme des ventres. J'enfonce un bras dans l'ouverture, et l'humidité me couvre. Matière rêvante penchée sur un trou d'ombre, je capte l'odeur puissante du vieux bois, cette patine de couleurs mâchées, un goût de lait et de crème sûre qui dit, mieux que les mots, le goût d'anciennes voluptés. Ces matins d'audace quand je frayais dans les saveurs clandestines de la cuisine, poussée par une fringale de sucre brut, de sirop doré, de beurre ramolli au fond d'assiettes de verre, de coulées de mélasse sur la mie du pain blanc cuit la veille.

Réveil des sens. Le récit s'organisera autour d'odeurs chaudes. La soupe et les légumes languissant sur le poêle de fonte, les ragoûts mijotant de longs avant-midi, les rôtis de porc ficelés dont le gras me donnait des haut-le-cœur. Le sirop blond qui tournait en tire. Et ces bouillonnements d'écume qui couvraient, certains jours, le goulot des cruches de vin de salsepareille cachées derrière les jarres de maïs qui fermentaient dans la dépense où s'accumulaient les réserves interdites.